

Le FESTIN NU D'EMMANUELLE RENARD

PAR RENAUD FAROUX

La galerie Polad-Hardouin présente une exposition troublante. L'approche véhémente d'Emmanuelle Renard se dévoile dans la brutalité esthétique de ses dernières peintures et dessins. La galerie fait toujours la part belle à des artistes de la nouvelle figuration des années 60, en dehors des autoroutes de l'art : Macréau, Maryan, Pouget... autant qu'à de jeunes créateurs se réclamant d'un expressionnisme tonitruant.



La série hallucinatoire *La cuisine des nécessités* est inspirée librement du film de Peter Greenaway *Le Cuisinier, le voleur, la femme et son amant*. Comme dans ce film baroque, le modèle de l'histoire semble être la tragédie classique de la vengeance avec un accent mis sur les fonctions du corps humain : manger, boire, déféquer, copuler, roter, vomir, se dévêtir, saigner... L'artiste donne vie à un monde pulsionnel qui mêle des femmes, des musiciens, des cuisiniers, des danseurs, des acrobates... Elle offre ses méditations sur l'amour et la mort, le rire et les larmes, l'amitié et la souffrance, le père et l'enfance, les cannibales et la sagesse, les passions et la religion, le vin et les huîtres, la santé et le sommeil, la musique et la lecture...

Avec une grande expressivité plastique, l'artiste dissèque ses personnages pour remonter au pathos de leur origine par l'introduction d'anecdotes en couleur et de drames en aplats. La matière des tableaux à la manière d'un Rebeyrolle semble organique et issue de la chirurgie à cœur ouvert d'une chimère baudelairienne : composé d'algues pourries, bois détrempé, mouette crevée, excréments, vomissements, larmes, peau, saletés retirées des ongles, crachats

Ci-contre à gauche :

Le cuisinier.

2009, technique mixte sur toile, 170 x 122 cm.

Ci-contre à droite :

Les âmes rétives et irréelles.

2010, technique mixte sur toile, 200 x 200 cm.



et débris de nourriture... Toute une détestation révélée par le temps où le blanc des visages s'étale en pâte laiteuse, s'oppose au vert alchimique des costumes, côtoie le rouge des chairs roses, brunes ou violettes qui dégoulinent. Dans les dessins tout en contorsions des femmes araignées voltigeant sur "la voie lactée".

Devant ces œuvres, l'écartèlement entre deux émotions extrêmes, attirance et répulsion, souligne l'impact d'une peinture que l'on pourrait qualifier d'impure - d'intouchable. L'imagination prend forme et les corps se métamorphosent : les mains, les pieds, les bouches se multiplient... Les torsos, les visages deviennent des lamelles de peau, des fleurs

de cendre... Comme dans *La Dame au miroir* : il y a vraiment quelqu'un devant nous. Renard parle aussi de l'innommable comme dans cette grande femme rouge à la poupée, réminiscence érotique de *La Leçon de guitare* de Balthus. La matière picturale se transforme en masques doux et cruels que le feu du pinceau semble rigidifier comme lors de l'alchimie de la fonte de la cire en bronze. Ces visages nous regardent, nous traquent, grimés comme dans un poème de Dylan Thomas : "O make me a mask and a wall to shut from your spies" (Faites-moi un masque et un mur pour me cacher de vos espions). "Quand tu tends la main dans le noir, dans le vide, la première chose que tu touches, c'est un ange." →



Est-ce la désolation, l'abandon ? C'est peut-être une fantasmagorie sortie de l'imagination d'Emmanuelle Renard. L'artiste fait naître chez le spectateur la sensation qu'il est concerné corporellement : c'est cela être peintre... Son art traque la grande peur de l'être humain et la capte dans sa toile. Le mal est emprisonné pour que l'on puisse enfin respirer. ■

Ci-dessus :
La dame au miroir.
2009, technique mixte sur toile, 200 x 198 cm.

Ci-contre à droite :
Oursinade II.
2010, papier, 110 x 133 cm.

